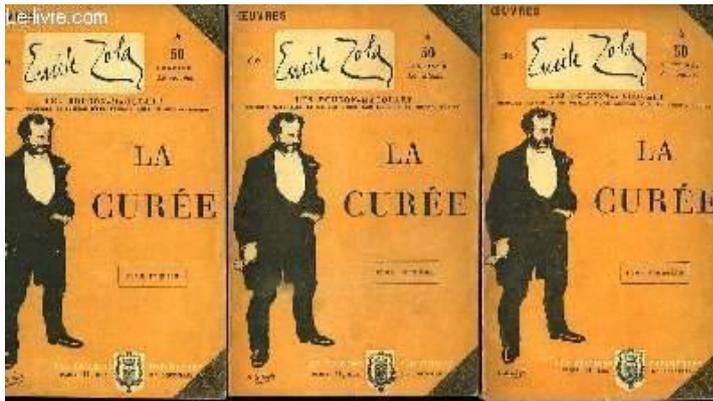


COMMENTAIRE COMPOSÉ



Texte

Emile Zola *la Curée*, chapitre II

Deux mois avant la mort d'Angèle, il l'avait menée, un dimanche, aux buttes Montmartre. La pauvre femme adorait manger au restaurant ; elle était heureuse, lorsque, après une longue promenade, il l'attablait dans quelque cabaret de la banlieue. Ce jour-là, ils dînèrent au sommet des buttes, dans un restaurant dont les fenêtres s'ouvraient sur Paris, sur cet océan de maisons aux toits bleuâtres, pareils à des flots pressés emplissant l'immense horizon. Leur table était placée devant une des fenêtres. Ce spectacle des toits de Paris égaya Saccard. Au dessert, il fit apporter une bouteille de bourgogne.

Il souriait à l'espace, il était d'une galanterie inusitée. Et ses regards, amoureuxment, redescendaient toujours sur cette mer vivante et pullulante, d'où sortait la voix profonde des foules. On était à l'automne ; la ville, sous le grand ciel pâle, s'alanguissait, d'un gris doux et tendre, piqué çà et là de verdure sombres, qui ressemblaient à de larges feuilles de nénuphars nageant sur un lac ; le soleil se couchait dans un nuage rouge, et, tandis que les fonds s'emplissaient d'une brume légère, une poussière d'or, une rosée d'or tombait sur la rive droite de la ville, du côté de la Madeleine et des Tuileries. C'était comme le coin enchanté d'une cité des Mille et une Nuits, aux arbres d'émeraude, aux toits de saphir, aux girouettes de rubis. Il vint un moment où le rayon qui glissait entre deux nuages fut si resplendissant, que les maisons semblèrent flamber et se fondre comme un lingot d'or dans un creuset.

- Oh ! vois, dit Saccard, avec un rire d'enfant, il pleut des pièces de vingt francs dans Paris !

Angèle se mit à rire à son tour, en accusant ces pièces-là de n'être pas faciles à ramasser. Mais son mari s'était levé, et, s'accoudant sur la rampe de la fenêtre :

- C'est la colonne Vendôme, n'est-ce pas, qui brille là-bas ?... Ici, plus à droite, voilà la Madeleine... Un beau quartier, où il y a beaucoup à faire... Ah ! cette fois, tout va brûler ! Vois-tu ?... On dirait que le quartier bout dans l'alambic de quelque chimiste.

Commentaire rédigé

La Curée, roman publié par Emile Zola en 1872, l'auteur opère un retour en arrière pour présenter un moment charnière de la vie du héros, Saccard. Personnage peu sympathique, il est le type même du spéculateur immobilier, cœur froid et sec, avide du pouvoir que donne l'argent. *La Curée*, considéré comme le « roman de la chair et de l'or, » met en scène d'une part la flambée de spéculation qui déchaînent les appétits lors des grands travaux d'Haussmann, et d'autre part la lente déchéance d'une femme qui cherche dans la vie charnelle, un sens à une existence qui en est dénuée. Mais l'un des

personnages de ce roman, c'est Paris, que Zola se plaît à mettre en scène dans plusieurs de ses romans (comme *Une page d'amour*).

Dans ce passage, qui débute comme une scène de genre, Paris est vu comme un paysage impressionniste puis se métamorphose sous le regard de Saccard en lieu d'argent et de plaisir qui impose la vision de l'avenir.

Ce texte décrit une scène typique de l'époque où les Buttes Montmartre appartenaient encore à la banlieue de Paris. Les loisirs des modestes gens consistent alors en promenades et en dîner aux " cabarets de banlieue ", comme on le voit aussi dans *Partie de campagne* de Maupassant ou *Au bonheur des dames* de Zola. Les romanciers naturalistes se font l'écho de ces scènes de la vie ordinaire. Les deux personnages ne sont pas riches : " elle adorait manger au restaurant " : c'est une fête pour Angèle, la femme de Saccard, qualifiée de « pauvre femme », ce qui suggérerait l'attendrissement de Saccard si l'homme en était capable. Le bourgogne est un vin de luxe : le couple manque d'argent. Angèle aimerait pouvoir ramasser " les pièces d'argent " qui tombent du ciel. Leur seul spectacle, ce sont les toits de Paris, et ce spectacle ne coûte rien.

Personnage effacé, terne, sans éclat, soumis, Angèle est présentée comme une pauvre femme facile à contenter ». Elle n'apparaît pas directement, mais toujours dans le sillage de Saccard qui n'éprouve pour elle qu'une tendresse un peu condescendante, teintée de mépris.

Par contraste, Saccard, apparaît comme un homme décidé, il prend des initiatives, il est actif (" il l'avait menée ", " il l'atablait ", " il se lève ") et s'exprime au style direct. On le voit en quelque sorte en acte, et non pas réfractée dans un point de vue. Il rit, et décide de tout, y compris des dépenses. Il ne s'adresse à Angèle que pour lui demander de confirmer ce qu'il voit : " Oh ! vois ", " Vois-tu ? "

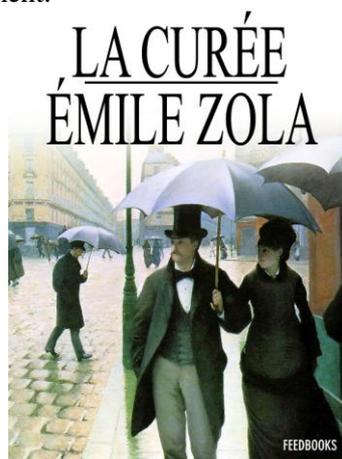
Mais c'est à l'espace qu'il sourit et non pas à la femme en face de lui, qui n'a aucune consistance, aucune existence, et qu'il voit à peine, tout absorbé qu'il est dans son rêve intérieur. La joie qu'il éprouve vient de sa rêverie et de ses espérances plus ou moins conscientes, non de la présence de la femme près de lui. Saccard ne rêve que d'or et s'il se montre envers elle d'une « galanterie inusitée », c'est comme par inadvertance. Cette galanterie, il n'en est pas coutumier.

En réalité, le personnage principal, c'est la ville de Paris, et c'est elle qui émeut ce personnage sans entrailles qu'est Saccard..

Zola pose un regard de peintre sur cette ville, mais ce regard est d'abord celui d'un homme qui s'attendrit. C'est le *topos* habituel de l'homme à la fenêtre : « Leur table était placée devant une des fenêtres ». Et le spectacle qui s'offre à lui commence d'abord par l'égayer, au point d'ailleurs de se faire apporter une bouteille de vin. La présence d'Adèle ne joue en rien dans cet acte égoïste, même si la joie qu'il ressent le rend inhabituellement galant. Mais ses regards vont sur la ville et non sur la femme en face de lui. Cette ville, personnifiée, « s'alanguissait ».

C'est alors le jeu habituel des couleurs que Zola exploite avec habileté et méthode selon les procédés du réalisme : le gris, le vert, mais aussi le rouge du soleil qui se couche et produit « une poussière d'or ». Spectacle qui va susciter un véritable enchantement.

Le regard de Saccard est d'abord presque celui d'un peintre, avec les plans successifs qui vont jusqu'à la colonne Vendôme. C'est l'automne, et le crépuscule, ce moment particulier que les peintres aiment tout particulièrement, en particulier ces impressionnistes dont tout le travail consistait à capter la lumière. Cette métamorphose permet et conditionne ce moment de « vision », où le personnage voit tomber des pièces d'or sur Paris. Comme il voudra que tombent les pièces d'or dans sa vie, en désossant la capitale de manière éhontée...





Car c'est sur Paris que Saccard étend son désir. Il la voit comme une femme, désirable, il caresse la ville de ses regards et l'ensemble suggère la débauche d'or lié à la ville de Paris. C'est elle qui sera vendue, éventrée, pour l'enrichissement de quelques spéculateurs. Elle apparaît selon les stéréotypes féminins en vigueur à l'époque, une femme passive et sensuelle : « La ville, sous le grand ciel pâle, s'alanguissait d'un gris doux et tendre » (l.15). Elle apparaît progressivement comme ces orientales lascives que certains peintres se plaisaient à peindre : les odaliques, ou comme une vision des Mille et une nuits. Et c'est alors que le rêve prend corps devant les yeux, mais dans l'esprit de Saccard : « C'était comme le coin enchanté d'une cité des Mille et une Nuits, aux arbres d'émeraude, aux toits de saphir, aux girouettes de rubis ». Tout est prêt pour que l'aile de l'ange embrase le rêve et le transforme en vision dorée : pas seulement de la poussière d'or, mais de la rosée et enfin « lingot »

Odalisque - Jean Baptiste Ange Tissier

C'est l'ultime transformation. La lumière du soleil couchant fait resplendir les immeubles, et fait « fondre et flamber », « brûler et bouillir ». Tout le quartier s'embrace sous la lumière du soleil couchant, mais ce que nous voyons, c'est le rêve d'or de Saccard, qui est incapable d'éprouver le moindre désir charnel et que la femme laisse indifférent, en avare accompli qu'il est, animé de la dévorante passion pour l'or qui sera la sienne.

Cette description qui met en scène le *topos* de l'homme à la fenêtre qui regarde quelque chose qui est aussi en lui, est caractéristique de l'art Zola. On la retrouve dans les cinq grandes descriptions de Paris, dans « une page d'amour », ou dans « le rêve ». Le paysage n'est pas une source d'admiration et de contemplation, mais le support sur lequel le personnage projette ses rêves prémonitoires et son avidité encore en puissance. Le Paris d'Hausmann sera le théâtre de spéculation sans frein et va permettre à des fortunes colossales de s'édifier : comme celle de Saccard.